

Une causerie sur les utopies d'Istanbul

*Qu'est-ce qu'il peut encore
advenir de cette ville ?
L'avenir, la planification et
l'histoire d'Istanbul*

Mehmet Şevket Eygi: Istanbul est bien plus belle de nuit que de jour.

Nur Vergin: En effet, tous les étrangers qui arrivent à Istanbul de nuit disent la même chose. "Quelle ville prospère et développée !", affirment ceux qui voient Istanbul pour la première fois pendant la nuit. C'est sans doute parce que toute la saleté semble avoir disparu.

Doğan Kuban: D'autant plus qu'il n'y a pas tellement de lumière à Istanbul. Si vous revenez, notamment de l'Europe ou d'un pays arabe, vous trouvez la ville toute noire.

Mehmet Şevket Eygi: Ahmet Rasim raconte, dans un de ses

récits, comment cette ville sale, à peine visible sous les tas d'ordures se transforme et s'embellit dans l'obscurité du soir, au clair de lune. Istanbul accueille la nuit en sauveur.

Murat Belge: On a donc intérêt, dans l'avenir, à laisser Istanbul dans l'obscurité!

Nur Vergin: Ne l'éclairons surtout pas!

İlber Ortaylı: Comment allons-nous organiser la population d'Istanbul dans l'avenir? Nous devrions, à mon avis, y réfléchir.

Doğan Kuban: Mais, Istanbul est-elle une ville, d'après vous? Commençons tout d'abord par là.

Mehmet Şevket Eygi : C'est le plus grand village, ou le plus grand hameau du monde.

Doğan Kuban: Nous la nommons "ville", mais dans quelle mesure l'est-elle? L'est-elle totalement ? Ses habitants sont-ils des citadins?

Nur Vergin: Istanbul est une ville très centrale.

Doğan Kuban: Elle est peut-être une ville centrale, mais comme il en existe tant à travers le monde.

Nur Vergin: Je ne dis pas "centrale", je dis bien "très centrale".

Doğan Kuban: Mais comment donc définissons nous la ville? Nous pouvons la définir en fonction de ses productions dans tous les secteurs.

Nur Vergin: Istanbul "produit" dans tous les sens du mot. C'est un centre de commerce, le plus grand centre de production de toute la Turquie. S'il faut définir Istanbul selon ses fonctions, en considérant son rôle commercial, sa vie intellectuelle, et sa qualité de centre artistique, c'est une ville.

Doğan Kuban: Mais arrive-t-on à contrôler toutes ces fonctions?

Nur Vergin: La ville commence à échapper à tout contrôle en raison des éléments nouveaux qui s'y agrègent.

Doğan Kuban: Mais quelle est la proportion de ces éléments nouveaux? Quelle espèce de ville est-ce donc, cette ville où le taux de la construction clandestine atteint 65 % ?

Nur Vergin: L'état de la construction urbaine n'est pas la condition première requise pour accorder le nom de "ville". Je considère la question du point de vue d'une sociologue, bien entendu.

Doğan Kuban: Nous autres historiens, nous pouvons définir une ville musulmane ou une ville européenne. Ce ne sont peut-être que les historiens qui affirment la caractéristique la plus spécifique d'une ville. Une ville doit être, soulignent-ils, une localité qui produit de la civilisation. Avant de juger Istanbul sur sa qualité de ville, il faut voir si elle a produit une civilisation proportionnelle à sa taille. Istanbul et ses environs constituent sans aucun doute la localité la plus productrice de la Turquie. Mais elle devrait avoir une production culturelle d'une densité proportionnelle à cette population. Tant qu'elle n'atteint pas cette densité, Istanbul perd les caractéristiques propres à une ville. A titre d'exemple, nous ne connaissons même pas la superficie de cette ville, nous n'en connaissons pas le nombre d'habitants, son cadastre est insuffisant, il n'y a plus une seule construction qui soit contrôlée par la loi ; dans cette ville, nous sommes incapables de ramasser les ordures, nous n'avons pris aucune précaution contre les facteurs de risques.

Murat Belge: Mais n'existe-t-il pas de telles villes dans le monde?

Nur Vergin: Vous voulez dire qu'il s'agit d'une ville, mais d'une ville mal administrée?

İlber Ortaylı: Chez nous, au moins, ça va mieux qu'au Caire ou à Karachi. Nos bidonvilles sont mieux que ceux de New York. En plus, nous ne construisons désormais plus de bidonvilles, mais de grands immeubles clandestins.

Doğan Kuban: Le problème essentiel est le suivant : nous avons grandi et vécu avec une image d'une ville "qui vient de l'histoire". Nous sommes arrivés à un point où nous pensions pouvoir la contrôler. Tout a changé d'un seul coup. Quand j'étais étudiant à l'Université, la population d'Istanbul n'atteignait même pas un million ; à présent, personne ne serait capable d'évaluer le nombre de ses habitants.

Mehmet Şevket Eygi : Certains l'évaluent à vingt millions.

Nur Vergin: Ecoutez, pour ces chiffres, nous avons toujours recours à des critères administratifs. Nous ne sommes pas obligés d'admettre le chiffre des vingt millions. La population d'Istanbul a atteint de tels chiffres parce que des administrateurs y incluent certains quartiers en tant qu'entités administratives. Mais, sous l'angle sociologique, il ne s'agit pas d'une ville de vingt millions

d'habitants. Il faut, à mon avis, faire la distinction entre ces concepts.

Doğan Kuban: Mais, les groupes humains que vous considérez inclus dans la ville vivent conjointement et en interaction avec ceux que vous n'y incluez pas.

Nur Vergin: En réalité, ils n'y vivent pas conjointement. J'ai effectué une recherche : il ne nous est pas possible d'affirmer que les gens qui vivent dans les quartiers créés par ceux qui s'étaient établis sur les flancs d'Istanbul forment une masse citadine. Car ces gens n'ont aucun rapport avec la ville même, ils n'ont pas du tout été intégrés.

Doğan Kuban: Il s'agit sans aucun doute d'une masse qui n'a pu devenir citadine. Mais il y a une interaction. Pour citer un exemple : j'habite à Anadolu Hisarı et il y avait autrefois des bidonvilles sur les hauteurs du quartier. Vous savez que la population des bidonvilles d'Istanbul est formée de paysans qui vivaient dans les pires conditions en Turquie : ils étaient les plus pauvres, ils ne possédaient pas de terre et leurs liens traditionnels étaient des plus faibles. Cette situation a changé, maintenant les riches aussi viennent. Ceux qui sont venus les premiers étaient les plus pauvres. Le statut économique de ces derniers a quelque peu changé, ceux qui étaient encore plus pauvres sont allés plus loin. Toute cette population partage à présent le même marché et la même halle.

Nur Vergin: Istanbul attire des gens de partout. Il n'en est pas ainsi d'Ankara, par exemple, où émigrent plutôt des gens originaires de l'Est et du Centre de l'Anatolie. Istanbul exerce une attraction même sur la région égéenne.

Doğan Kuban: Les gens qui habitaient la zone dont je parle descendaient pour couper les arbres de notre bois. Nous faisons semblant de ne rien voir, car ils étaient vraiment pauvres. Quant à l'interaction, nous exerçons certainement une influence réciproque les uns sur les autres. J'ai, à mon service, une famille originaire de Kars. Le père de cette famille, je m'en souviens, est arrivé ici il y a trente ans. Après, son fils de douze ans est venu exercer le métier de cireur de chaussures auprès de son oncle. Il a épousé la fille de son oncle et l'a amenée à Istanbul. Ils ont des enfants à présent. Je sais comment ils sont arrivés à Istanbul, comment le fils a eu son diplôme d'école primaire, comment il a

été engagé comme fonctionnaire à la municipalité ; je sais que sa femme ne sait toujours ni lire ni écrire et que leurs enfants n'étudient pas plus loin que l'école primaire. Mais aujourd'hui, sa femme dit "by by" avant de raccrocher le téléphone. Non seulement ils changent d'une manière incroyable, mais ils nous font changer.

Nur Vergin: Ceux qui nous font changer sont ceux qui se sont intégrés à la ville.

Doğan Kuban: Moi, je pense qu'ils nous influencent sans pour autant s'intégrer à la ville.

Murat Belge: Une histoire que j'ai entendue pourrait constituer un exemple qui illustre ce phénomène : un garçon de treize ans habitant à Habipler est allé au parc de Gülhane à l'occasion d'une fête et y a vu, pour la première fois de sa vie, la mer. Pouvons-nous toujours parler ici d'une intégration ?

Nur Vergin: On peut évaluer l'intégration de quelqu'un grâce à deux critères. La personne en question peut connaître la ville en raison de ses déplacements et de son domaine d'occupation. Les raisons et la fréquence de ses déplacements constitueront le critère de son intégration. Nous ne saurions définir le citadin comme un intellectuel. Il existe des citadins qui ne sont jamais entrés dans une librairie ni dans une salle de concert de leur vie.

Murat Belge: J'en ai été témoin à New York. Nous étions en quête d'un endroit où on sert du café, nous sommes entrés dans un bistrot et nous nous sommes rendu compte qu'on n'y servait que des boissons alcoolisées. Nous avons voulu nous renseigner auprès d'un garçon chinois. Il est sorti avec nous pour nous dire que nous pouvions prendre le café "dans le grand bâtiment d'en face." Ce "grand bâtiment", c'était le Rockefeller Center, et le garçon ne le savait pas.

Ilber Ortaylı: C'est ça New York. Des Chinois, des Noirs qui ne pourront jamais se promener dans Manhattan, des Ukrainiens qui ne sont pas sortis de Brooklyn... Mais Istanbul est une ville géographiquement très divisée. Elle a des sections distinctes, des centres divers et une population qui se renouvelle continuellement, ce qui constitue son plus grand problème. Au fur et à mesure que la ville se renouvelle, nous vivons le syndrome du "nous ne sommes pas Stambouliotes". Mais, dans quelle mesure les anciens Stambouliotes sont-ils intégrés à cette

ville? Je connais une femme de Kadıköy, de pure souche stambouliote, qui se donne un air raffiné et qui n'a pas mis le pied dans la Mosquée de Süleymaniye de toute sa vie.

Doğan Kuban: Etre citoyen, ce n'est pas savoir ou apprendre certaines choses. C'est une prise de conscience qui a pour centre l'Homme, situé dans un contexte citoyen, c'est un mode de comportement.

Nur Vergin: Les gens ne sont quand même pas obligés d'être de grands spécialistes de la ville où ils habitent!

Ilber Ortaylı: Dans ce cas, permettez-moi de dire que ce que vous appelez le comportement "d'ancien Stambouliote", chacun le définit selon sa propre conception. Chacun décrit "le Stambouliote" à partir de sa grand-mère. Tout comme les comportements des habitants d'Aksaray, de Kadıköy et du vieux Şişli ne sauraient se combiner, les gens originaires de Kastamonu et de ceux de Kayseri se comportent de manière différente. On ne peut faire abstraction de ces différences et établir des standards de comportement s'imposant à tous. Figurez vous que chaque année, 400.000 personnes arrivent dans cette ville, alors que les anciens Stambouliotes la quittent.

Doğan Kuban: Ce n'est pas l'ancien Stambouliote qui me pose problème. Je cherche à dire que "la ville" doit avoir un critère de définition. Il arrive qu'une localité de 400 000 habitants constitue un Etat, possédant un gouvernement et cinq partis politiques, alors qu'une ville de douze millions d'habitants est administrée par un maire qui place ses espoirs dans "la prière pour faire venir la pluie". C'est une aberration.

Ilber Ortaylı: Il n'y a pas dans l'Anatolie de l'est, par exemple, une localité dont le nombre d'habitants dépasse 5000 âmes et qui ne possède pas un lycée, une école technique, un lycée d'Imams-prédicateurs. A Istanbul, il y a des localités de dix mille habitants qui n'ont même pas d'école primaire!

Nur Vergin: A mon avis, le recours à des critères de densité numérique dans la définition d'une ville est artificiel. Si les administrateurs fixaient les confins d'Istanbul, nous aboutirions à une autre interprétation des faits.

Doğan Kuban: Ce n'est pas non plus une solution. Par exemple, le chiffre officiel de la population d'Eminönü est de 100 000 personnes. Pendant la journée, ce chiffre s'approche de deux

millions. Vous avez beau disséquer Istanbul en sections, le flux humain continuera à déferler sur cette ville. En pensant à l'avenir d'Istanbul, nous devons tenir compte de l'état actuel de la population. Cette population n'a pas encore atteint le niveau culturel et organisationnel nécessaire pour venir à bout des problèmes quotidiens de cette ville. Il existe bien entendu, au sein de cette population, des personnes capables d'imaginer des solutions. Mais, celles-ci peuvent-elles arriver au pouvoir et prendre le contrôle des mécanismes de décisions ? Par exemple, est-il possible de résoudre le problème des ordures de cette ville ? La réponse, est, à mon avis, négative, car il faudrait tout d'abord apprendre aux gens de la ville à ne pas jeter leurs ordures dans la rue ; aucune loi, aucun Etat ne saurait en venir à bout, c'est un problème de comportement. Il m'arrive même de ramasser les ordures d'autrui. Ce n'est pas parce que je suis Stambouliote que je le fais, mais j'ai appris, d'une manière ou d'une autre, à respecter l'existence d'autrui.

Ilber Ortaylı: Supposons que vous achetiez une maison avec une vue d'une beauté extraordinaire, moyennant, évidemment, des milliards de livres turques. Avant même qu'une année ne s'écoule, votre vue éblouissante est masquée par des constructions clandestines. Pourriez-vous imaginer qu'il arrive une chose pareille dans une ville européenne ? Tous les intéressés recourraient à la justice pour faire démolir les constructions en question. Par conséquent, les municipalités ne peuvent se laisser corrompre, elles ne s'y risqueraient pas. Chez nous, il en va autrement. Ainsi, et comme vous le disiez, ce manque de conscience citadine n'est donc pas uniquement valable pour ceux qui viennent de Kastamonu.

Murat Belge: Cette situation a bien d'autres aspects paradoxaux. Par exemple, Doğan Kuban a dit qu'il ramassait des ordures ; or, lorsque j'habitais sur le Bosphore, j'avais observé que des gens qui y étaient établis depuis des lustres jetaient également leurs ordures dans la mer. A cette époque, la population était peu nombreuse et l'environnement absorbait facilement cette pollution.

Doğan Kuban: Les spécialistes des sciences sociales, les historiens, n'étudient pas la question en fonction du nombre de la population. Certains problèmes, pourtant, sont en corrélation

avec la densité numérique. Nous ne saurions d'ailleurs prétendre qu'il y eut, dans le passé, une tradition citadine à Istanbul. La notion de "ville" était inexistante dans l'histoire de la Turquie. Istanbul est devenue une ville au Moyen-Age et elle a très peu changé depuis. Il n'y a pas de culture citadine développée au-delà de cet héritage. La capitale de l'Empire Ottoman n'a créé sa municipalité qu'au XIXe siècle.

Nur Vergin: J'ai l'impression que la *sédentarité* est toute récente.

Doğan Kuban: Ceci n'est pas exact non plus. L'histoire de la *sédentarité* en Anatolie se perd dans la nuit des temps. Même si on ne considère que l'expérience ottomane, on rencontre une *sédentarité* qui remonte à six cent ans. A quoi s'ajoute que la plupart des Turcs n'étaient pas nomades. L'Ottoman possède une ville, une structure sociale. Mais celle-ci n'est pas occidentale, elle constitue un phénomène *sui generis*. Nous avons à présent dépassé ces problèmes. Cependant, nous n'avons pas pu devenir des Occidentaux, nous n'avons pas su rester des Ottomans non plus.

Nur Vergin : Nous avons une ville qui appartient à un pays sous-développé. C'est peut-être pour cela que nous y trouvons des similitudes avec le Caire.

Doğan Kuban: Ces villes offrent des similitudes car leurs recherches de solutions aboutissent aux mêmes impasses. Elles ne possèdent pas une culture capable de créer des solutions. Cette culture ne peut atteindre le pouvoir.

Murat Belge: Même les *Tanzimat*¹, que nous apprécions peu, avaient un plan relatif à Istanbul, qui consistait à transformer la ville en une capitale occidentale. On avait construit un pont, relié Galata à Beyoğlu avec un tunnel ; ce sont des entreprises que nous ne devons pas sous-estimer. Le chemin de fer avait fait son entrée dans la ville, on avait importé des bateaux à vapeur, le Bosphore avait connu une certaine ouverture, les deux rives de la ville s'étaient, en quelque sorte, retrouvées. D'un certain point de vue, c'est ce même plan que nous perpétons. Les routes qui suivaient l'axe Est-Ouest ont été réorientées vers l'axe Nord-Sud, et nous continuons toujours à avancer vers la Mer Noire.

1. Période de réformes qui débute en 1839 par un mouvement d'occidentalisation.

Doğan Kuban: La dernière époque de l'Empire Ottoman est relativement préférable à celle de nos jours, compte tenu des projets importés d'Europe et surtout, de la vision du monde de ses dirigeants.

Murat Belge: A force de renier et de punir cette ville, la République a fini par perdre tout contrôle sur elle. D'un certain point de vue, cette approche a eu des effets bénéfiques : la bureaucratie, que je déteste, a déménagé à Ankara. Mais, à partir d'un certain moment, nous l'avons lâchée. Maintenant, Istanbul court, comme une entité organique déchaînée, et des gens - comme nous - sont entraînés par elle, comme s'ils y étaient attachés avec des cordes. Comment la contrôler? Selon quelle méthode? Qui exercera le contrôle? Voilà une série de questions à poser.

Nur Vergin: Je veux revenir à une question que nous avons évoquée. On vient de dire que la ville d'Istanbul a pour maire un diplômé de lycée d'Imams-prédicateurs. A mon avis, le problème ne réside pas dans le fait que notre maire sorte d'une telle institution, mais plutôt dans le fait qu'il n'ait pas la moindre éducation, la moindre formation citadine.

Ilber Ortaylı: Le problème essentiel est le suivant : tous ces gens ne sont citoyens que depuis une génération. Il n'y aurait pas eu de problème si les étudiants des lycées d'Imams-prédicateurs avaient été recrutés parmi des Stambouliotes de cinquième génération. Dans les siècles passés, la *ilmiye*² était consciente de ce que nous appelons, dans ce pays, "la grâce turque". Je ne connais pas d'autre société dans le monde qui confie les affaires religieuses à des personnes comme on en rencontre en Turquie. La religion, que vous l'aimiez ou non, est une institution sérieuse. Elle doit être directement contrôlée par l'élite de la société.

Nur Vergin: Mais la classe qui forme l'élite n'a pas daigné y toucher.

Ilber Ortaylı: La religion fut abandonnée à un certain groupe. Il ne faut pas s'étonner que ces gens veuillent placer des verres dépolis aux fenêtres de la mosquée de Rumelihisari, pour la bonne raison qu'on y voit la mer. Dans les siècles passés, c'était la

2. Caste des fonctionnaires d'Etat s'occupant des affaires religieuses, judiciaires et de l'éducation.

ilmiye qui véhiculait ce qu'on appelle la culture ottomane. Aujourd'hui, nous nous plaignons d'un maire diplômé d'un lycée d'Imams-prédicateurs. Cela fait plusieurs générations que cette ville n'a pas connu un maire Stambouliote, ce qui prouve bien que la conscience d'appartenir à une ville n'existe pas.

Doğan Kuban: Ce qui importe, à mon avis, ce n'est pas d'être Stambouliote, mais d'être ou de pouvoir être citoyen.

Ilber Ortaylı: Il est important d'être Stambouliote. Par exemple, Menderes³ était un citoyen, il était d'Izmir, mais aucun d'entre nous ne peut prétendre qu'il ait fait de bonnes choses pour Istanbul. C'est parce qu'il ne connaissait pas cette ville, il n'y avait pas vécu, il ne l'avait pas sentie. Bien qu'il fût de bonne volonté, il a fait de mauvaises choses.

Doğan Kuban: D'un point de vue rétrospectif, nous ne sommes pas une société qui, par conscience citoyenne, se soucie de son espace vital. Les Sultans y vivaient depuis des générations, pourtant ils n'hésitaient pas à faire démolir tout ce qu'avait construit la génération précédente.

Nur Vergin: L'autre jour, en sortant de la maison, j'ai remarqué que le concierge était en train de couper une grosse branche d'un arbre séculaire qui se trouve devant l'immeuble. Quand je lui ai demandé ce qu'il faisait, il m'a répondu qu'il coupait cette branche parce qu'elle attirait l'humidité. Je n'en ai pas cru mes oreilles. "Je ne t'y autorise pas", lui ai-je dit. Je me suis rendu chez le *kaymakam* (préfet d'arrondissement), à la municipalité et à la Direction des jardins pour me plaindre. Et tout le monde m'a répondu : "Madame, cela ne vous regarde pas". Je leur ai dit que j'étais Stambouliote et que je me souciais de cet arbre. Je vous assure qu'on m'a traitée de folle. Finalement, deux jeunes architectes de la Municipalité m'ont comprise. Ils ont fait un procès verbal. Aucun cadre administratif ne possède une telle conscience! J'ai trouvé, Dieu merci, deux architectes marginaux compréhensifs. Evidemment, pour la Turquie, il s'agit de préoccupations qui sont encore perçues comme des excentricités.

Doğan Kuban: Tout cela provient du fait que ceux qui contrôlent les mécanismes de décision sur la ville ne détiennent

3. Adnan Menderes, Premier Ministre entre 1950 et 1960, il a effectué de grands travaux à Istanbul. Il fut pendu à la suite du coup d'état de 1960.

jamais le pouvoir. Ces blocages expliquent l'absence de solution. Aucune des nouvelles constructions ne possède d'infrastructure. On construit avant de réfléchir à la planification. Des millions de gens ont commencé à vivre dans des quartiers nouveaux. Pour que ces zones deviennent une "ville", il faut, tout d'abord, une institutionnalisation, un contrôle, une infrastructure, une planification et une volonté de se conformer au plan. Nous ne possédons aucun de ces concepts. Nous n'avons pas d'espoir pour l'avenir car la Turquie n'aura jamais le potentiel économique qui permettra de réaliser tout cela. Il n'est pas, non plus, possible de se soustraire à la domination de la culture rurale qui ne possède pas une vision moderne de la ville. Les ruraux conquerront Istanbul puis la mettront sans dessus dessous.

Murat Belge: Dans cette ville, "l'air au dessus d'un terrain" est source de rente. En tant que propriétaire d'un terrain, si j'y construis un immeuble, je gagne une somme d'argent proportionnelle au nombre d'étages. N'est-il pas possible d'en transférer une certaine quantité à un fonds consacré à la ville?

Doğan Kuban: Cela nécessiterait une certaine volonté politique et un renoncement au pillage du terrain. Or, le pillage du terrain constitue l'assise principale de l'économie de la Turquie. Il n'existe aucune loi, aucune politique qui ne soit fondée sur cette assise. En Turquie, chaque année, l'argent noir provenant des constructions clandestines atteint un chiffre égal au budget de l'Etat. 65 % de la population habite dans des constructions clandestines. Tant qu'il y aura ce trafic d'argent noir, et surtout, tant que cet argent sera contrôlé par des personnes qui ne respectent pas l'Homme, et qui n'ont pu devenir citoyens, il n'est question ni de loi ni de morale. Le paysan est honnête, mais seulement dans son village. A son arrivée à la ville, il rencontre des objets et des faits cent fois plus nombreux qu'au village. Il perd alors à la fois son identité et son éthique paysannes. La morale, telle qu'elle est définie dans le village, n'est pas valide dans la ville.

İlber Ortaylı: Autrefois, en Europe, les paysans qui quittaient leur village pour aller à Berlin ou à Vienne étaient contrôlés. Le problème ici est qu'il n'y a pas de mécanisme de contrôle. On ne saurait attendre beaucoup d'une société inerte, incapable de défendre sa propriété.



İlker Ortaylı, Mehmet Seyhi Erci, Doğan Kuban, Cem Abas

Doğan Kuban: Il y a l'exemple du barrage d'Elmalı. C'était un petit barrage, un des plus anciens et des plus beaux. Il fournissait l'eau à 300 000 personnes. Des maisons ont été construites dans le bassin du barrage. On a dû supprimer le barrage et priver d'eau 300 000 personnes. Sans un minimum de contrôle, on finira dans le chaos.

Nur Vergin: L'aide domestique qui travaille chez moi est un Alévi originaire de Sivas, et c'est un socialiste. Il m'a dit un jour : "Toi, tu ne sais pas te débrouiller". Il faisait allusion au terrain de Bebek que j'avais hérité de mon père. Ce terrain ne sert à rien depuis des années, en raison de la loi relative aux constructions sur le Bosphore. "Donne-moi ce terrain", m'a-t-il dit, "J'y construirai une maison de bidonville. Après, on la transformera en immeuble et nous le partagerons *fifty-fifty*." Je n'en serai pas capable, car je suis Stambouliote, citadine, si bien que je respecte les lois, même si je les maudis. Tant que cette loi est en vigueur, il n'est pas possible que je fasse quoi que ce soit. Mais ceux qui viennent de la province se soucient peu de ces choses-là, d'ailleurs, ils n'ont pas entendu parler de ces lois. Ils prennent le mépris de la loi pour la démocratie.

Doğan Kuban: Il en est de même pour les routes. Celles-ci ont trois couloirs, mais comme il n'y a pas de parking, alors deux couloirs servent d'habitude à garer les voitures. Aucun des grands bâtiments ne dispose de parkings suffisants. Le nombre des gratte-ciel augmente, celui des voitures aussi et il n'y a toujours pas de plan. Cette irrationalité est le produit d'une culture qui n'a pu devenir citadine et qui, peu à peu, transforme cette ville en une monstruosité.

İlber Ortaylı: Il manque l'ancienne génération pour enseigner "la loi" aux nouveaux venus.

Murat Belge: Pensez au projet des Jeux Olympiques d'Istanbul. On avait espéré rénover la ville dans le cadre de ces Jeux. Les plans relatifs à Istanbul dépendent forcément de la Conférence Mondiale sur l'Habitat, des Jeux Olympiques. N'est-il pas possible d'envisager, pour cette ville, un avenir en dehors de ces manifestations?

Mehmet Şevket Eygi: Il n'est pas possible de considérer Istanbul en faisant abstraction de la Turquie. Pendant les soixante-dix dernières années, la Turquie a été très mal

gouvernée. Pour une comparaison, le Japon constitue un exemple bien que trop grand. Mais quatre pays d'Asie, à savoir la Corée du Sud, Taiwan, Singapour et la Malaisie, ont dépassé la Turquie dans plusieurs domaines, alors qu'ils ne possèdent pas l'héritage culturel et historique profond de la Turquie. La Corée du Sud et la Corée du Nord offrent un beau contre-exemple de la mauvaise manière dont la Turquie a été gouvernée. Il s'agit du même pays, tranché en deux comme une pomme dont une partie a fait des merveilles alors que l'autre, sur le point de mourir de faim, accepte l'aide des Etats-Unis, son ennemi mortel. L'état actuel d'Istanbul est dû à la mauvaise gestion du pays. La sous-culture des bidonvilles et la sous-culture rurale règnent partout. A parler franchement, la Turquie d'aujourd'hui est gouvernée par des paysans qui ont perdu leur culture. J'ose même dire que la plupart de ceux qui se font passer pour des intellectuels sont des paysans, car si les intellectuels de ce pays n'étaient pas des paysans, nos avenues ne seraient pas envahies par un nombre de Mercedes dépassant celui de l'Allemagne. Sur le plan individuel, la seule solution est d'abandonner la ville. Pour résoudre des problèmes, il y a deux voies. La solution horizontale consiste, pour les hommes, à trouver des remèdes par leur propre volonté, ils règlent leurs problèmes à la lumière de la culture et de la science. S'ils n'y arrivent pas, la solution verticale s'imposera. Je ne veux même pas avancer des hypothèses sur ce qui pourrait advenir. Une guerre? Un tremblement de terre? Une invasion ennemie? Je ne saurais le dire. La Turquie est aujourd'hui loin d'avoir trouvé une solution, et ce, dans tous les domaines. Cette impasse est la conséquence d'un accident historique.

Doğan Kuban: Quand ce pays fut livré aux mains du Parti Démocrate en 1950, Istanbul était comme à l'époque ottomane. Quand j'ai fait une étude en 1968 sur un plan de protection d'Istanbul, la ville était encore comme elle était autrefois. Le développement malsain de la ville commence dans les années 70. Vous ne pouvez pas comparer ce pays avec Singapour. Il s'agit là d'une ancienne colonie qui s'est muée en Etat policier, la Turquie, elle, cherche d'une manière ou d'une autre, à créer une société démocratique.

Ilber Ortaylı: Ce qu'il faudrait faire ici c'est réduire la population. Bien entendu, on ne peut pas jeter les gens à la mer.

Primo, il ne faut surtout pas installer des industries dans les zones périphériques. Secundo, on devrait déjà commencer à les délocaliser, ce qui diminuerait l'exode rural et même la population existante. On devrait permettre à la région du projet hydraulique GAP de s'enrichir, pour que la population qui avait immigré à Istanbul rentre chez elle. En raison de la forte densité de la population, aucun problème ne peut être résolu. Il n'existe pas dans le monde un exemple d'une ville qui ait à gérer une telle population. Nous ne pouvons prendre aucune ville comme modèle. Si la population diminue de deux ou trois millions, on pourrait créer de nouveaux projets. Mais ce n'est pas avec la démocratie qu'on pourrait les réaliser, mais avec la planification de l'industrie.

Doğan Kuban: Par exemple, s'il y a un tremblement de terre à Istanbul, l'économie de la Turquie ne pourra pas se redresser avant vingt ou trente ans. Et ce danger plane sur nos têtes comme l'épée de Damoclès.

Murat Belge: Cette ville est-elle susceptible de connaître une plus grande internationalisation?

Ilber Ortaylı: Elle se réalisera un jour, bien sûr. Cette ville deviendra le centre culturel et commercial de tout le Moyen-Orient, des Balkans et de la Russie. Si nous ne désirons pas qu'Istanbul devienne Hongkong, nous devrions canaliser cette tendance. Nous devrions concevoir un triangle formé par Saint Petersburg, Le Caire et Istanbul. Même Téhéran pourrait s'y insérer.

Nur Vergin: J'ai lu quelque part que les touristes qui viennent à Istanbul y séjournent pendant trois jours et demi, parce qu'elle n'est plus une ville de mer. J'avais lu cela à l'époque où le nombre d'hôtels cinq étoiles connaissait une véritable explosion. On se posait alors la question de savoir qui allait résider dans ces hôtels qui, pourtant, sont encore pleins. Les hommes d'affaires, le "tourisme des congrès" et les activités internationales de commerce les remplissent. Par conséquent, l'identité internationale d'Istanbul s'affirme dans cette direction.

Ilber Ortaylı: Chacun devrait réfléchir sur la manière dont ces choses-là seront organisées.

Doğan Kuban: La culture politique qui pourrait assurer cette organisation est inexistante.

Ilber Ortaylı: Il n'y a, de toute manière, aucune culture. Cette

ville n'est même pas capable d'organiser le spectacle d'un artiste russe ou égyptien.

Mehmet Şevket Eygi: Il n'y a même pas de bibliothèque à Istanbul.

İlber Ortaylı: Il y en a, mais elles ne sont pas rangées. A quoi s'ajoute le manque d'une bibliothèque nationale et d'un musée national.

Mehmet Şevket Eygi: La plus grande bibliothèque d'Istanbul est la Bibliothèque d'Etat de Beyazıt, il paraît qu'elle dispose de 450 000 volumes, mais on ne peut y lire un livre, à cause de l'insuffisance des services. Malgré sa grande population, Istanbul est semblable à un village dans le domaine culturel et artistique. Il devrait exister des instituts, des établissements de recherche, des programmes dignes d'une grande ville. Aujourd'hui, il existe en Grèce une vingtaine d'associations et de fondations, et une trentaine d'instituts consacrés aux études sur le Pont, et ils effectuent tous de véritables recherches scientifiques. A Istanbul, il n'y a pas un seul établissement scientifique qui effectue des recherches relatives à cette ville.

Doğan Kuban: L'architecte Sinan est une des grandes figures de l'histoire turque. Avez-vous vu une véritable recherche consacrée à un bâtiment construit par lui? Il n'en existe point. Aujourd'hui, vous ne pouvez étudier de près une mosquée à Istanbul. Les imams et les *muezzin* considèrent les mosquées comme leur propriété. Sans parler des monuments historiques qui relèvent de la véritable propriété privée. En Turquie, les politiciens haut-placés, les administrateurs et les responsables de municipalités ne possèdent même pas le vocabulaire nécessaire pour formuler un problème et proposer des solutions. Par exemple, les fameuses "maisons de Göksu" constituent un modèle de construction honteuse. L'oeuvre a dû commencer par une affaire de copinage. 2500 maisons! J'ai du mal à comprendre la logique des démolitions. Le bâtiment en question doit être clandestin, puisqu'on le démolit. Mais comment donc a-t-il été construit? Tous ceux qui ont signé les permis de construction devraient se trouver sous les verrous.

Murat Belge: Est-il possible de démolir Istanbul pour la reconstruire?

Doğan Kuban: Bien sûr, c'est ce qu'on fait tous les dix ans, l'architecture allant de mal en pis.

Nur Vergin: Vous vous souvenez du projet de Gökkafe. Il s'agissait de démolir le quartier de Teşvikiye, et de construire des *speed motor ways* reliés à Ükitelli.

Doğan Kuban: Le premier projet consacré à cet endroit a été conçu par Sedat Hakkı Eldem, qui a construit certains bâtiments dans la ville ancienne, comme le Palais de Justice ou la Faculté de Lettres. Le premier projet de Çırağan est également le sien. Il ne s'agissait pas d'une calamité, comme c'est le cas aujourd'hui, mais les projets d'Eldem furent dans l'ensemble, négatifs pour Istanbul.

Murat Belge: La meilleure pièce de son oeuvre, ce sont sans doute les maisons de Zeyrek.

Mehmet Şevket Eygi: Dites-moi, s'il vous plaît, s'il y a un beau bâtiment parmi les constructions nouvelles.

Doğan Kuban: Il y a la succursale d'une banque à Karaköy, un bâtiment occupé par une compagnie de publicité à Cağaloğlu, mais ce peu de choses se perd dans une grande ville comme Istanbul.

Murat Belge: Et puis, il y a le problème de la restauration de deuxième classe. Prenons une rue. Ne pourrait-on pas promulguer une loi qui prévoit que les bâtiments nouvellement construits se conforment à l'architecture générale de la rue en question?

Doğan Kuban: Le Conseil pourrait prendre une telle décision, mais il ne serait pas capable de l'appliquer. La culture rurale ne fait jamais accéder au pouvoir des cadres d'un certain niveau culturel capables de prendre les décisions nécessaires.

Mehmet Şevket Eygi: Aujourd'hui tous les groupes politiques de Turquie sont machiavéliques. Ils ne sont tenus par aucun principe. Les islamistes turcs ne représentent pas l'islam, mais une caricature de cette religion. Les musulmans ont créé de belles civilisations dans l'histoire, ils ont construit des cités musulmanes. Mais aujourd'hui, la Turquie est sous l'emprise du mensonge. Les sociétés incapables de trouver des solutions finissent par s'exposer à une guerre extérieure ou se dissolvent par d'elles-mêmes. Aujourd'hui la Turquie entière se divise en pôles qui s'affrontent.

